

L'homme devant la machine

Autor(en): **Reynold, Gonzague de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): **4 (1936-1937)**

Heft 5

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-759054>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

gemalt haben, wie ihn auch Houdon in seinen Porträtbüsten erfasst hat, und wie er immer dargestellt werden muss, wenn man das Letzte aus ihm herausholen will. Und doch — wir dürfen einen Künstler nur nach seinen höchsten Leistungen bewerten. Und die höchsten Leistungen Anton Graffs stehen hoch. Manchmal, wenn eine innere Kraft ihn hob (denn auch dieser gleichmütige Arbeiter war Schwankungen seines Gemüts und damit Schwankungen seines Handwerks unterworfen) oder wenn beim Malen tiefere Sympathie, herzliche Zuneigung, Begeisterung oder Verehrung mitsprachen, entstanden unter seiner Hand Bildnisse, die weit über den bestimmten Auftrag und seine korrekte Erledigung hinaus und ganz in die Nähe der grössten Porträtmalerei führen.

L'homme devant la machine

par Gonzague de Reynold

L'année dernière, le délégué soviétique à la Commission de Coopération intellectuelle auprès de la Société des Nations, appuyé par M. Herriot, proposa d'étudier le problème de „L'homme et le machinisme“. D'où une vaste et interminable enquête préparatoire, entreprise par l'Institut de Paris avec la collaboration du Bureau international du Travail. Le 15 juillet dernier, la question est venue à l'ordre du jour de la Commission de Coopération intellectuelle. Après un exposé du délégué de la Russie, qui prononça un discours de propagande bochévique, M. Gonzague de Reynold prit la parole. L'intervention admirable de l'éminent écrivain fit une profonde impression. Elle mérite d'être connue et méditée partout où l'on aime la vérité et la clarté. Sur notre demande, M. de Reynold a aimablement accepté de reconstituer pour la N S R son exposé si brillamment improvisé. Nous tenons à le remercier vivement de sa grande obligeance. N S R

L'homme devant la machine": ce problème, notre Commission de coopération intellectuelle, si elle veut demeurer fidèle à son titre et à son esprit, ne peut l'aborder qu'intellectuellement.

Il y a, en effet, dans le problème de l'homme et du machinisme des données variées et qui sont d'inégale valeur. Il importe de les sérier, de les hiérarchiser, afin de ne retenir que celles dont l'étude rentre dans le cadre de nos travaux.

Sans doute, lorsqu'il s'agit d'un problème à la fois aussi grave et aussi complexe, il ne faut écarter aucun élément, il faut, au contraire, tenir compte de tous. Cependant, de notre point de vue, les éléments techniques, statistiques, en un mot, l'aspect matériel ne doit nous retenir qu'à titre de documentation, d'enquêtes, de procès verbaux.

„L'homme devant la machine” : le problème est donc à deux termes. On peut se placer à côté de la machine pour, de là, regarder l'homme; on peut se placer à côté de l'homme pour, de là, regarder la machine, et voilà bien l'attitude, la méthode que je voudrais vous recommander.

*

„L'homme devant la machine”. Mais c'est l'homme qui a inventé la machine, la machine est une matérialisation de l'esprit humain; la machine, c'est encore l'homme lui-même qui se prolonge et augmente ses forces par des moyens mécaniques. L'homme devant la machine, c'est l'homme devant l'homme, et ce n'est même que cela.

Le problème du machinisme, c'est donc l'éternel problème de l'homme, de sa raison d'être et de sa destinée, c'est à dire un problème philosophique, c'est à dire, en dernière analyse, un problème religieux.

*

Il y a deux manières, et il n'y en a que deux, de comprendre la destinée de l'homme et sa raison d'être :

Ou bien vous faites de l'homme sa fin en soi, son propre dieu; vous affirmez que la mission de l'homme est d'instaurer ici-bas, pour lui-même, la paix, la prospérité, le bonheur, que son intelligence, sa raison, sa science, son génie technique et sa volonté y suffiront. C'est la conception humaniste, anthropocentrique, avec ses dogmes: la foi dans le progrès, la foi dans les „lumières”, la confiance illimitée de l'homme dans l'homme parce que l'homme est né bon. Nous voyons aujourd'hui, rien que par le problème du machinisme, où cette conception, cette philosophie nous a conduits.

Ou bien vous dites que l'homme n'a point sa fin sur cette terre; vous affirmez que l'homme, doué d'une âme immortelle dans un corps mortel — corps animé, âme incarnée — a pour

mission de traverser la terre, la vie, le monde afin de s'élever jusqu'à Dieu, s'assimiler à Dieu, selon l'expression de saint Thomas d'Aquin. C'est la conception chrétienne, la conception, si vous le voulez, théocentrique, celle que j'ai l'honneur et la charge de représenter ici.

*

„L'homme devant la machine”, c'est à dire, encore une fois, l'homme devant l'homme. Ce problème, l'homme ne peut le résoudre que si d'abord il se comprend soi-même.

Or, selon la conception chrétienne, l'homme est un être mixte, situé à la limite qui sépare, ou plutôt qui unit en lui, la matière et l'esprit. L'homme, dans son unité organique, est à la fois une personne et un individu.

La personne, c'est l'être immortel, c'est l'âme de l'homme. L'individu, c'est l'être mortel, le corps de l'homme. Par la personne, l'homme s'unit à Dieu; par l'individu, il s'unit à la nature. En tant que personne, il vit de la vie de l'esprit; en tant qu'individu, il vit de la vie physique. L'homme individu n'est qu'une simple unité dans une espèce, l'espèce humaine. Mais l'homme personne est quelqu'un. L'individu est transitoire: qu'est-ce qu'une existence individuelle en regard de l'existence d'une nation, d'un Etat, d'une société, de l'humanité, de la nature? Mais la personne est immortelle, tandis que, si longue qu'elle puisse être, l'existence d'une nation, d'une société, de l'humanité même, de la nature même, n'est en rien assurée d'être éternelle. La société, quelle que soit sa forme, a des droits sur l'individu, mais la personne a des droits sur la société. Et le premier de ces droits, c'est que rien dans la société, dans ses lois, dans ses moyens d'éducation ou ses moyens techniques, rien ne vienne empêcher l'homme d'accomplir sa mission spirituelle et de se relier à Dieu.

*

„L'homme devant la machine”: à quelle partie de l'homme la machine vient-elle se rattacher à son tour? Inventée par l'esprit humain, par la personne, la machine a pour but d'aider l'individu dans sa lutte pour l'existence, de prolonger ses membres, de multiplier ses forces physiques. En soi, la machine est donc un bienfait. Le but, en effet, de la machine, c'est, en allégeant,

en facilitant, en diminuant le travail, l'effort physique de l'individu, de libérer la personne, de lui laisser plus de temps, plus de loisir pour que l'homme puisse se consacrer davantage à la vie spirituelle, s'instruire, se cultiver, se moraliser, réserver enfin dans sa vie la part de Dieu.

*

Or, c'est le contraire qu'est arrivé. Loin de libérer l'homme, la machine l'asservit davantage. Et je ne pense pas seulement à l'asservissement de l'ouvrier dans son usine; je pense à nous tous qui sentons peser sur nous le poids de la machine, qui souffrons de la mécanisation sous toutes ses formes. Tout à l'heure, lorsque nous avons discuté de la radiodiffusion et de la cinématographie, n'avons-nous pas entendu des cris d'alarme: dégradation de l'art, démoralisation des masses, avilissement de l'histoire, propagande belliqueuse ou subversive, perversion du goût? La vérité, c'est que nous ne savons plus dominer la machine. Mais pourquoi?

Arrêter les inventions, détruire les machines ou simplement diminuer leur nombre: solution simpliste, solution théorique et qu'il serait impossible d'appliquer. La solution, la seule, est ailleurs; elle n'est pas dans la machine, mais dans l'homme, et ne peut-être que là.

*

L'homme a pour but dans sa vie de s'unifier. S'unifier, c'est parvenir à l'exact équilibre entre toutes les facultés humaines, l'équilibre entre l'individu et la personne.

Or, cet équilibre est rompu. Par la machine, nous avons anormalement développé l'individu, nous lui avons donné des puissances jusqu'alors inconnues, la maîtrise presque absolue sur la matière, avec cette illusion néfaste que la nature n'aura un jour plus de secrets pour lui, c'est à dire qu'il sera Dieu. Mais nous avons laissé s'atrophier la personne.

Comment, pourquoi sommes nous arrivés à ce déséquilibre? C'est tout le problème que nous avons à résoudre, car c'est ainsi que nous devons le poser.

*

En terminant, je ne puis que répéter ce que j'eus déjà l'occasion de dire:

A l'heure actuelle, il n'est pas, si l'on veut être sérieux et sincère, de problème d'ordre simplement matériel qui ne pose un problème moral. Mais tout problème moral pose à son tour un problème philosophique. Et tout problème philosophique pose enfin le problème religieux. „L'homme devant la machine" me semble une assez belle démonstration de ce que j'avance en conclusion de mon exposé.

Die Not des europäischen Menschen

Von Georg C. L. Schmidt.

Deutschland hat in den Jahren zwischen dem Weltkrieg und der Errichtung des „Dritten Reiches" in allen Bezirken eine Krise durchlaufen, welche den Kern des Bewusstseins zersetzte und das Mark des Lebens zermürbte. Das Ausland betrachtete dieses Schauspiel mit Grauen. Doch im allgemeinen hat es damals bloss auf den polaren Gebieten des Glaubens und der Wirtschaft deutlich erfasst, um welche grundlegenden Entscheidungen sich das deutsche Ringen drehte. Der nationalsozialistische Staat hat dieser Krise ein rasches und gewaltsames Ende bereitet. Das öffentliche Handeln und die verantwortlichen Willensäusserungen¹⁾ müssen seither auf die Bedürfnisse des Reiches ausgerichtet sein. Diesseits der schwarz-weiss-roten Grenzpfähle ist man sich indessen immer schärfer bewusst geworden, dass die Sintflut des deutschen Nachkrieges manchen Notstand blossgelegt und viele Fragen emporgeschleudert hat, die nicht bloss nationale, sondern europäische Bedeutung besitzen. Da den Deutschen seit 1933 zur Hauptsache die Bereitschaft so gut wie die Möglichkeit genommen sind, die Klärung dieser allgemein erheblichen Probleme fortzuführen, drängt sich die Frage auf, ob nicht das Ausland vor der Zukunft Europas dazu verpflichtet sei, aus seinen besonderen Voraussetzungen her an diese Aufgabe heran zu treten.

Die deutsche Emigration ist dazu nicht berufen. Denn bis heute ist sie in den Ueberlieferungen der eigentlichen „Nach-

¹⁾ Vgl. Max Rychners „Bericht aus Deutschland" in der „Neuen Schweizer Rundschau" vom Februar 1936.